

LES SOUVENIRS VIGILES

Les souvenirs sont des intrus, des restes indigestes que ma vie n'a su assimiler, des hors-la-loi qui résistent à l'harmonie anthropophage que je tente d'instituer, des dissidents qui s'opposent à ma tentative cannibale d'unité intérieure.

Je désirerais, en effet, me manger moi-même pour dissoudre les événements de ma vie, digérer au fur et à mesure de mon existence ces grumeaux parasites qui m'empêchent.

Or, je trouvais dans ma ville et la forêt qui la borde un modèle de digestion. En effet, Bordeaux était pour moi un entrepôt. Les quartiers dissimulent de grands hangars, souvent vides ou incomplètement utilisés, dans lesquels s'entassent encore des fûts, des bois, des objets qui semblent destinés à un commerce parallèle.

La forêt de pins me semblait également un lieu de stockage. Tout y dégringole d'arbres en formes de mâts et s'additionne sur un sol poreux : débris de branches, pommes de pin rongées, champignons brisés, mousses presque artificielles, objets quasi humains, accessoires divers, œuvres avortées. Les organes de la forêt s'épandent sous mes yeux, dans un désordre interchangeable, offerts pudiquement, tandis que le vent, en agitant la cime des arbres, formait une membrane qui servait d'isoler.

J'avais sous les yeux une nature qui se digérait elle-même, ne laissait aucune trace de son histoire, vivait

sans souvenirs. De même qu'une pomme de pin qui tombe sur le sol mousseux est absorbée par le désordre ambiant, de même, je rêvais d'intégrer mes souvenirs dans ma vie à la manière de feuilles tombant sur un tapis désorganisé. Je désirais être moi-même une ambiance capable d'adopter, dans la générosité de mon désordre intérieur, les événements de ma vie.

Mais je continuais à accumuler les souvenirs, comme autant d'échecs ou de dettes, illustrant mon inaptitude à ressembler à la forêt, à entretenir un chaos dont la moyenne n'était jamais affectée.

En conséquence, je ne voulais pas grandir, car grandir, c'était s'endetter.

Et il se trouvait que mes premières réminiscences étaient effectivement inassimilables. Elles n'étaient pas images tranquilles mais ahurissements. Stupéfait par le ciel, le gigantisme des adultes, le sérieux des grandes personnes, leur incroyable ignorance de tout ce qui est important, j'étais debout, assis, couché, sans bouger, tentant de calmer cet étonnement. Je me souviens quand j'apprenais à marcher au jardin public de Bordeaux. L'allée blanche, très près de moi à cause de ma petite taille, brillait comme une eau qui refuse sa profondeur. Dans cette clarté, alors que tout resplendissait de visibilité, de lumière, d'intelligibilité, j'apercevais, à une distance inaccessible, l'allée s'enfoncer dans un virage opaque. Ce tournant symbolisait la vieillesse et la mort. Incapable d'imaginer la longueur de la vie, qui me semblait incommensurable, mais conscient de sa finitude, j'étais malgré tout battu par la force solaire. Tout était vivant, grand, et m'interdisait de comprendre le mys-

tère. Je me sentais faible, vaincu par la magnificence des choses. Le ciel, bien que vide, m'encombrait d'un bleu intime, d'une réponse qui étouffait mes questions. J'étais trop petit pour penser. Il me fallait d'abord marcher, apprendre à compter, à maîtriser les choses à ma portée.

Et je continuais à m'endetter de rencontres incompréhensibles.

À l'école maternelle, située autrefois dans le jardin public de Bordeaux, la cour de récréation était séparée des allées par un petit mur de quarante centimètres. Les gens venaient voir les enfants. Protégés par le muret, nous pouvions en toute sécurité observer les adultes. Il y avait Roger, un petit monsieur à béret, qui plaisantait gentiment dans une langue quasi-étrangère. Il y avait de grands enfants qui venaient se vanter, des femmes enrobées d'elles-mêmes, avec des sacs techniques, des indifférents, en-dehors de la vie, des habitués du jardin, arpentant des territoires à eux. Il y avait des adolescents, qui me semblaient encore plus éloignés de moi que des adultes, qui plaisantaient avec une assurance qui m'effrayait. Tous ces gens m'apparaissaient comme des survivants. Ils vivaient dans mon avenir que je contemplais, incrédule, sans comprendre. La maîtresse de l'école maternelle me paraissait également lointaine, d'un autre temps.

En grandissant, je continuais à accumuler les dettes. En cours préparatoire, un élève changea de classe sous mes yeux, se joignant à la colonne d'élèves de la classe voisine, bravant notre étonnement, sans jamais revenir

dans notre groupe. Comment oublier cela ? Comment l'intégrer ?

La même année, la maîtresse m'envoya traverser la cour pour lui apporter un document. Au retour, je vis sur le tableau noir une lune dessinée à la craie, tandis que les enfants semblaient suivre une histoire qui m'avait échappé. Il avait suffi que je m'en aille pour que la maîtresse, qui ne dessinait jamais, trace sur le tableau autre chose que des lettres. Les élèves paraissaient fascinés par ce dessin comme par une confidence, tandis que je restai, de par mon exclusion même, fixé définitivement sur cette lune. Comment la ranger ? Dans quel désordre pourrais-je la faire disparaître ?

Une série de cauchemars vint ajouter à mon endettement. Je retrouvai dans mes mes rêves les lieux dont on ne parle pas, dissimulés sous les tables ou derrière des rideaux, desquels surgissaient des nains ou des géants qui m'emmenaient de force vers l'inconnu, quelquefois représenté par une lucarne qui ouvrait sur la nuit, mais aussi par l'intérieur d'une chaudière.

Je trouvais alors un biais pour posséder des souvenirs comme tout le monde, des souvenirs qui ne m'envahissent pas, bref des souvenirs qui me ressemblent.

Puisque le souvenir est une représentation dans laquelle nous nous reconnaissons et que je me retrouvais plus dans certaines œuvres d'art que dans mes propres images, je remplaçais mes souvenirs par des œuvres d'art.

Quand, à l'âge de douze ans, j'ai découvert les dessins de Chaval, j'y ai trouvé mes propres réminiscences. Je précise, pour le lecteur, que Chaval, de son vrai nom

Yvan Le Louarn, est un dessinateur, écrivain et cinéaste bordelais, disparu en 1968. Tout d'abord, "l'homme de Chaval", chauve, avec des lunettes, en complet veston, ressemblait étrangement à mon père. Certes, mon père avait connu Chaval, mais "l'homme de Chaval" existait avant que le dessinateur n'ait rencontré mon père. Les oiseaux de Chaval, incompréhensiblement stables, aux corps tricotés, aux becs lumineux, aux yeux cernés de fatigue désabusée, aux pattes ridicules, petites mains humaines qui surgissaient de leurs plumes, sans ailes véritables, perchés les uns sur les autres comme des vigiles endormis, dessinés à l'encre noire, parfaitement dépressifs, sans révolte, intégrés dans la médiocrité comme dans un biotope, sont venus combler chez moi des souvenirs manquants. A la manière d'anges irréligieux, ils se sont perchés dans mes multiples niches, ont occupé mes vides de leur présence bouffonne, de leurs enthousiasmes dérisoires, de leur humanité douloureuse.

Lorsque je vois, en traversant le jardin public de Bordeaux, des statues de pierre, figées dans des attitudes de grandeur, je suis convaincu qu'elles attendent de se transformer en oiseaux de Chaval pour déambuler enfin, en pardessus, sous la pluie uniforme, ou valider le fait d'être perchées. Les pigeons, les voitures, bref, tout ce qui est urbain et se protège de la pluie, mérite la métamorphose en oiseaux de Chaval.

Si j'espère combler mes désirs, c'est uniquement pour acquérir la patience de me percher, enfin débarrassé de moi, dans cette attitude de méditation laïque que réussissent les objets familiers, les bustes des grands hom-

mes, les personnes âgées et les oiseaux de Chaval, qu'une légère déprime oriente vers la rêverie.

La déprime ordinaire, celle qui colore l'instant présent, est sans objet. Ainsi, elle se partage. Elle ressemble au vent qui malmène les pins nauséux. Ce malaise prend la forme d'un vertige indéfinissable, un mal de mer qui enlève les certitudes, un au-delà discret qui contamine les visions. Les branches bougent indiciblement. Un inconfort modéré se propage d'arbre en arbre. La déroute relie les êtres. Une compassion se transmet de personne à personne, alimentée de lassitude. C'est le génie populaire, que je retrouve dans les regards perdus des oiseaux de Chaval, dans leurs paupières multiples, leurs rides innombrables.

Mes souvenirs sont des moments perchés qui ne s'écoulent pas. Ils sont comme les oiseaux de Chaval, aux aguets, l'œil professionnel, cerné de peaux complexes, surveillant, non le monde mais les autres oiseaux. Ce sont des vigiles.

En vérité, mes souvenirs me surveillent. Ce sont eux qui se souviennent de moi, à la manière de créanciers qui me visitent régulièrement.

Sans doute la ville de Bordeaux était-elle aussi encombrée de souvenirs vigiles dont elle voulut se défaire. C'étaient les grues sur les quais du fleuve, nombreuses et inutiles, qui épiaient la vie urbaine, squelettes des oiseaux de Chaval, gardiennes du passé, tristes et têtues, perchées sur des rails comme si elles n'étaient que des wagons, immobiles comme des gravures. Ces sentinelles ont été enlevées. Il n'y a plus de surveillance. On peut aujourd'hui faire n'importe quoi.

Heureusement, épié par les oiseaux de Chaval, je ne suis pas devenu une métropole économique, je ne peux pas faire n'importe quoi. En ce sens, je suis plus bordelais que ma ville.

Quand je découvris les oiseaux de Chaval, je n'étais justement plus à Bordeaux. Je me trouvais pour quatre ans en Tunisie, de dix à quatorze ans. Mais les oiseaux m'avaient suivi, sagement, dans un livre, attendant la mort de Chaval pour se révéler à moi. Dans un pays solaire, qui me rappelait la luminescence des allées du jardin public bordelais, je rencontrai, au fil des livres de Chaval, des personnages sombres, incapables de s'acclimater au bord de mer, au vent, aux printemps implacables. C'étaient des bordelais, monomaniaques, entêtés comme des objets. Et alors que la lumière excessive m'empêchait de penser, ces silhouettes graphiques, tissées de gestes, cousues d'écailles, cimentées de taches d'encre, me donnaient enfin le droit de penser.

Les oiseaux de Chaval sont des architectures, des entrepôts, des dépôts. Ce sont des sols mousseux, des plages indéterminées. Ils sont noirs car aucun éclairage ne vient les saturer. Ils sont espaces vides, silences offerts à chacun, comme les entrepôts bordelais, qui conservent, à la manière de caves, des espaces d'incertitudes.

C'est ainsi que j'ai compris que la ville de Bordeaux est un hangar qui stocke nos indécisions.

Jean-Luc Coudray